

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Des choses à dire

Number 11, September 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40370ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1978). Des choses à dire. *Lettres québécoises*, (11), 77–79.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1978

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

que l'occasion s'y prête, lors de la négociation avec autrui que constitue l'acte de communication, et lors de la cultivation du champ de la langue que représente l'acte d'expression.

Il vaut généralement mieux lorsque les choses pressent de se servir des outils qu'on a à la main

plutôt que de remettre l'action aux calendes lavalloises, aux cas ou des instruments supérieurs ne surviendraient jamais. Il y a dès aujourd'hui beaucoup à gagner à faire du Bélisle notre instrument de travail de façon à débloquer le cours de l'usage. L'échange va alors s'accélérer, ce qui va en accroître le crédit. À la faveur de

politiques que vont enfin cesser de démolir les contenus culturels nationaux, la confiance va augmenter, et les cours vont se stabiliser. Pour que d'autres participent à ce renflouement et en profitent je pense bien que je vais faire cadeau d'un Bélisle à des parents et amis à la prochaine occasion . .

Henri Bélanger

Des choses à dire

1- À PROPOS DU GRAND PRIX DE LA VILLE DE MONTRÉAL

Beaucoup de gens se posent des questions au sujet de ce grand prix littéraire. Et l'une de ces questions se formule à peu près comme suit : comment se fait-il que plusieurs ouvrages excellents ne sont pas admis dans la course ? La question est pertinente. D'année en année, c'est toujours la même chose. Il y a une réponse facile : c'est que pour être dans la course, il faut que l'éditeur et l'auteur demandent tous les deux à y être. Je crois bien que la plupart des éditeurs sont prêts à remplir formules pour présenter leurs meilleurs candidats. Mais tous les auteurs ne sont pas prêts à signer cette demande de participation. Et voilà pourquoi, chaque année, ce grand prix élimine au départ un grand nombre d'ouvrages excellents. On a dit et redit aux responsables de ce prix que cela n'est pas juste. Ils tiennent plus que jamais à obliger l'auteur à faire lui-même son entrée dûment signée. Autrement dit, ils tiennent à embêter tout le monde et à jeter eux-mêmes du discrédit sur leur prix.

2- UN PRIX, DEUX PRIX, TROIS PRIX AU MÊME AUTEUR

Tout le monde sait que Denis Monière a gagné, cette année, le grand prix littéraire de la ville de Montréal avec *Le Développement des idéologies au Québec*. Cela se passait au commencement d'avril. Quinze jours ou trois semaines plus tard, Denis Monière gagnait le prix du Gouverneur général, section essais, avec le même livre. Devant cette distribution de prix au même élève, le public est en droit de se poser des questions et même de protester. Je sais que le livre de Monière est excellent. Qu'on lui donne un grand prix, je n'ai rien à dire. J'en suis même content. Mais qu'on lui en donne un autre aussi important trois semaines après le premier, je dis non. Je dis non parce qu'il s'est publié suffisamment de bons essais l'an passé au Québec qu'on n'avait pas besoin de chercher longtemps pour trouver un candidat valable au prix du gouverneur général qui a été donné après l'autre. Et si la décision des prix du Gouverneur général était déjà prise au moment où on a donné le prix de la ville de Montréal, ce dernier jury était certainement au courant. Apparemment, on se justifie en disant que ce n'est pas la première fois qu'un écrivain obtient deux prix pour un même livre. Comme si on voulait justifier les erreurs du présent par les erreurs du passé. Belle logique en effet. J'espère que les jurys de l'avenir vont changer d'avis.

3- ENCORE LE CONSEIL DES ARTS DE LA VILLE DE MONTRÉAL

C'est dans le ton d'en parler. Ne vient-on pas (j'écris ces lignes le 9 juin) de faire savoir au TNM qu'on va retrancher \$15,000. de sa subvention parce qu'on n'est pas d'accord avec sa décision de présenter une pièce de Denise Boucher, *Les Fées ont soif*, au cours de la prochaine saison théâtrale ? Quel beau cas de censure ! Et quelle façon élégante de faire les choses ! Évidemment la presse s'est émue. Elle avait bien raison. On va jusqu'à conseiller au président du Conseil de donner sa démission. Mais la presse aurait pu s'émouvoir aussi devant le fait que le Conseil des Arts du Canada est en train de faire mourir presque toutes nos revues culturelles en leur refusant toute subvention ou en les distribuant au compte-gouttes. Le théâtre, c'est important, les revues culturelles, non.

Mais revenons au Conseil des Arts de la ville de Montréal. Il y a longtemps que ce Conseil aurait dû être réformé. Et d'abord, il faudrait se demander : s'agit-il d'un Conseil des Arts au sens large du terme ou bien d'un Conseil des Arts de la scène ? Qu'est-ce que fait le Conseil des Arts de la ville de Montréal pour les écrivains d'ici, pour la littérature québécoise ? Elle leur donne un grand prix (quelques milliers de dollars) qui vaut tout autant pour sa réputation que les centaines de mille qu'elle donne aux grandes troupes. Mais qu'on y songe un moment, ce prix, c'est sa seule et unique façon d'encourager nos écrivains et de

venir en aide à la littérature. Est-ce que cela n'est pas anormal ? Pourquoi a-t-on décidé en haut lieu que ce Conseil ne devait venir en aide qu'aux arts de la scène ? Et pourquoi nos écrivains ont-ils toujours accepté ces raisonnements sans protester ?

Ce Conseil ne pourrait-il pas par exemple offrir des bourses annuelles substantielles à quelques écrivains pour leur permettre de se donner à leur métier sans trop d'inquiétude ? Ne pourrait-il pas venir en aide aux revues culturelles publiées à Montréal ? Ne pourrait-il pas venir en aide aux jeunes dramaturges autrement que par les subventions qu'il accorde aux troupes de théâtre ? Mais qui suis-je pour donner des conseils à monsieur Ferdinand Biondi ? Je lui ai proposé dans une lettre d'aller discuter de ce sujet (l'élargissement du mandat du Conseil) et je n'ai eu que ce que je méritais : un silence méprisant. Cela m'aprendra !

LA PHILATÉLIE

ce n'est pas un sujet qui me passionne beaucoup. Il reste que j'aime les beaux timbres et qu'il m'arrive de refuser d'en acheter quand je les trouve laids. Je prends la peine d'aller dans un autre bureau de poste pour trouver des choses plus vivantes, plus en accord avec mon désir de renouvellement du contexte où j'évolue.

Même si je ne suis pas un passionné de

philatélie, j'ai lu avec un grand intérêt l'article de Yves Taschereau dans *L'Actualité* de juin intitulé *Un Canada mal léché*. On y dit que « Nos timbres diffusent dans le monde entier l'image d'un pays anglophone et plein d'Indiens, terne et guindé comme une visite royale. » Je souhaiterais que tout le monde lise cet article et que tout le monde proteste ensuite dans les journaux et au Ministère en question contre la laideur d'un grand nombre de timbres et contre le fait qu'on ne prenne pas la peine de rendre justice aux francophones du pays dans l'émission de nouveaux timbres. Je me souviens (il y a plusieurs années) j'avais reçu un coup de fil d'une personne qui travaillait dans cette boîte où l'on se creuse les méninges pour trouver de nouvelles têtes à mettre sur nos timbres. On me demandait si c'était une bonne idée de penser à Arthur Buies, à Jules Fourmier et à Olivar Asselin comme nouvelles effigies ? J'ai répondu qu'en effet, ce serait une excellente idée. Et j'ai suggéré d'autres noms. Mais rien n'est venu, pas plus Olivar Asselin que les autres. Ils pourraient s'appeler Louis-Antoine Dessaulles, Henriette Dessaulles, Élisabeth Bégon, Joseph Doutré, Émile Nelligan, Antoine-Gérin Lajoie, Louis Dantin, Louis Hémon, Laure Conan, etc. etc. Combien d'écrivains québécois ont été honorés sur nos timbres ? Deux ou trois. Il me semble qu'il est temps que ceux qui ont pour mission de trouver de nouveaux sujets de timbres, ouvrent la porte de leur imagination et laissent entrer un peu d'air frais dans leurs cellules endormies.

LES LIBRAIRES ET LES PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL

Au moment où le Conseil des Arts nous a dit quels étaient les gagnants des prix du Gouverneur général pour l'année 1977, j'ai voulu me procurer *Les Célébrations* de Michel Garneau que je n'avais pas lu. Et je désirais deux exemplaires des *Célébrations*, un pour moi, un pour le responsable du « Théâtre qu'on publie ». J'ai demandé le livre dans trois librairies de Montréal, dans une d'Ottawa, une de Hull. J'ai enfin pu en dénicher un exemplaire (pas deux) chez *Bertrand* de Montréal. Tous les autres m'ont trouvé de bonnes raisons de ne pas l'avoir. J'ai compris que Michel Garneau et cette histoire de prix du Gouverneur général, ils ne savaient pas ce que c'était. Quelle contradiction, quand même ! Un auteur gagne le grand prix de l'année et les libraires ne font aucun effort pour se procurer son livre. On leur dit qu'ils auraient dû en commander à l'annonce du prix et ils n'ont aucune réaction. Mais qu'est-ce qu'il faut ici pour se faire lire ? Je commence à me le demander ! Et je me demande aussi si le Conseil des Arts, à l'annonce de ses prix, chaque année, ne devrait pas faire faire de grandes pancartes qu'il enverrait à tous les libraires du pays pour annoncer ses lauréats ? Si un événement pareil en lui-même passe à peu près inaperçu des libraires, il faut, il me semble, que le CAC oblige les libraires à s'en apercevoir.

Si vous vous intéressez à la littérature québécoise et à nos écrivains, pourquoi ne pas vous abonner à

Lettres québécoises

C'est une revue qui leur est entièrement consacrée.

Aidez-nous à parler et à faire parler d'eux.

Lettres québécoises,
C.P. 1840, Succ. B, Montréal, Québec,
H3B 3L4

ABONNEMENT

Nom.....

Adresse.....

.....

(à commencer avec le numéro).....

Régulier \$ 7.00

De soutien \$15.00

Étranger \$12.00

Les 4 numéros 1976 : \$2.00 chacun

Les 4 numéros 1977 : \$1.75 chacun

OÙ SONT LES SÉPARATISTES ?

C'est la question que je me pose depuis quelques mois (c'est aujourd'hui le 17 juin) devant toutes les nouvelles qui nous arrivent de la capitale canadienne qui s'appelait autrefois Bytown.

C'est depuis un mois environ que le ministre Chrétien s'évertue à vouloir faire la leçon à Parizeau, à le remettre à sa place, à lui dire : le maître, c'est moi, je le suis, je le reste, je le resterai envers et contre toi et tout le Québec ! J'enverrai donc ce \$85.00 à tous ceux qui nous ont payé des impôts même si pour cela je dois faire rire de moi dans tout le Canada français et même dans tout le Canada anglais. Et sachez bien que Trudeau me soutient. Il le dit et le redit en public. Évidemment, il aurait été mal venu de venir faire des élections en pleine crise de la taxe de vente. Mais cela passera. Dans six mois, chers petits Québécois, quand vous aurez appris ce que nous sommes, quand on vous aura convaincus que nous tenons les cordons de la bourse, quand on vous aura assez humiliés, quand enfin vous aurez bien compris les leçons qu'on ne cesse de vouloir vous faire apprendre par coeur, on vous en fera des élections. Entretemps, on aura — je l'espère — découvert un truc qui vous ira droit au coeur pour avoir votre vote. Dès que ce sera fait, nous reprendrons le fouet d'antan.

N'est-ce pas édifiant ?

Pour bien montrer qu'on ne s'arrête pas à la taxe de vente, André Ouellet qui revient d'Edmonton, il y a quelques semaines, ordonne (ou presque) au gouvernement du Québec de fermer ses délégations à l'étranger. Si elles veulent survivre, ces délégations, qu'elles se rattachent à nos ambassades ! Ainsi, nous redeviendrons maîtres de la situation partout comme nous aurions toujours dû l'être. Nous les mettrons à notre main, ces délégations. N'est-ce pas édifiant ? Est-ce que ce monsieur Ouellet s' imagine que tout le Québec pense comme lui et va obliger son gouvernement à venir s'agenouiller devant celui d'Ottawa ? L'humiliation, rien de mieux

pour mâter les rebelles. Et ces rebelles nous les aurons !

Laissons la politique et passons à la culture. Et la culture pan-canadienne, cela veut dire le Conseil des Arts. Et ce Conseil des Arts, depuis un an, qu'est-ce qu'il fait ? Tous les efforts possibles pour créer un grand vide dans le domaine des périodiques culturels et littéraires. Depuis septembre 1977, André Renaud, commissaire dont relèvent tous ces périodiques s'est évertué à refuser les subventions à au moins la moitié de nos périodiques culturels. Quand il ne refuse pas complètement, il donne au compte goutte. Depuis septembre 1977, comme le souligne Jean Jonassaint dans un article paru dans le *Devoir* du 27 mai 78, on a refusé des subventions à *Chroniques* qui a disparu ; à *Hobo-Québec* qui essaie de survivre en devenant coopérative ; à deux revues de bandes dessinées, *Baloune* et *Prisme* ; à *Dérives*, à *Brèches*, à *Focus*, à *Lettres québécoises*. À la *Nouvelle Barre du Jour*, on donne une subvention pour six mois avec une pochette de bons conseils, « on verra plus tard s'ils sont suivis ».

N'est-ce pas assez édifiant ?

À quoi veut-on en arriver ? À faire le vide, c'est évident. Quand ce sera fait, on reconstruira selon les vues ou visions d'hommes purs, mûrs, sûrs comme Trudeau, Chrétien, Ouellet, Lussier et d'autres petits commis qui se prennent pour des petits rois et l'on fera un Québec nouveau qu'on pourra montrer au monde entier.

N'est-ce pas assez édifiant ?

Et pendant le temps que tous ces hommes purs, mûrs, sûrs cherchent à offenser tout le Québec, à se le mettre à dos, on crée des commissions d'enquête qui se promènent par tout le Canada pour tâcher de voir ce qui ne va pas ; on crée des *Unités-Canadas* (je mets le pluriel) qui ont pour mission de toute replâtrer, de tout recimenter.

À quoi veut-on en venir finalement ?

Qu'est-ce qu'il faudra faire pour que

ces gens voient clair ? Que tout le personnel des *Unités-Canadas* se rendant compte un bon jour qu'ils nagent en plein ridicule, que le vent du séparatisme (par les voix nommées plus haut) souffle sous leurs pieds et emporte tous leurs efforts vers le néant, se lèvent d'un commun accord, quittent leurs boîtes et y mettent le feu avant de traverser la rivière Outaouais.

Ne serait-ce pas émouvant ?

Mais on sait très bien qu'ils ne quitteront pas leurs boîtes, qu'ils continueront à mettre leurs bras au service de ces chefs qui sont tous plus séparatistes les uns que les autres. Que voulez-vous ? Ils croient au grand projet canadien même si pour y arriver il faut tout détruire. Ils connaissent leur Évangile. Pour renaître, il faut d'abord mourir. Faisons le vide ! Après nous ferons le plein ! Et nous serons les maîtres ! Nous n'aurons peut-être plus de pays ! Mais qu'à cela ne tienne ! Nous serons les maîtres ! Nous nous promènerons le fouet à la main et gare à ces Québécois si nous en rencontrons encore sur notre route !

N'est-ce pas édifiant ?